

Zeitschrift: Revue suisse : la revue des Suisses de l'étranger
Herausgeber: Organisation des Suisses de l'étranger
Band: 39 (2012)
Heft: 6

Artikel: Dans l'armoire à outils du capitalisme
Autor: Di Falco, Daniel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-913027>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Dans l'armoire à outils du capitalisme

Dehors, on parle du désastre des marchés financiers. À l'intérieur du Musée national de Zurich, il est en revanche question des transactions financières sans espèces du Moyen Âge et d'autres inventions extraordinaires: avec l'exposition «Capital», le musée se plonge dans les origines de notre économie.

Par Daniel Di Falco

On dirait presque que les transplantations d'organes étaient déjà pratiquées en l'an 1506. Rouge et rebondi, le cœur repose dans la caisse en bois, couché sur un support composé d'éléments métalliques. Seul problème, le donneur n'est pas encore complètement mort. On l'aperçoit sur son lit de mort, la tête bandée et blanche comme un linge. Ses proches l'entourent, implorants et désespérés.

Le cœur appartient au mourant et ne fait déjà plus partie de son corps. Le coffre n'est toutefois pas une boîte de transplantation mais une malle au trésor, et les éclats métalliques brillants sont ceux de l'argent pour lequel cet homme riche a vendu son âme. La scène, peinte à la fin du Moyen Âge par l'artiste Hans Fries sur l'aile d'un autel, illustre une exhortation des Franciscains, dont la vie était entièrement vouée à la pauvreté et à l'assistance spirituelle. Comme le disait Matthieu: «Là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur.»

La richesse peut-elle être un péché? La question n'est toutefois pas posée en sérieux, toute l'exposition, dont le préambule consiste en un avertissement contre l'argent, étant en effet consacrée à l'apogée du capitalisme, cette forme économique qui conquiert le monde en dépit de la morale des Franciscains et de la crainte de la perte du salut de l'âme: une approche dont le moteur n'est pas la modération mais la maximisation des profits.

Là où tout a commencé

«Capital» – un titre simple et percutant pour une exposition qui arrive à point nommé à un moment où même les capitalistes parlent de capitalisme: pendant la crise, cette forme d'économie a perdu son évidence naturelle et se trouve remise en question. D'où est venu le capitalisme? Pourquoi les marchés sont-ils nés? Comment la finance s'est-elle développée? «Nous sommes tous volontiers enclins à donner notre avis sur l'économie mais ignorons presque tout de ses origines», déclare

à propos de son exposition Walter Keller, éditeur, publiciste culturel et commissaire d'exposition invité au Musée national.

Ce dernier a trouvé les origines de notre économie à la fin du Moyen Âge et au début des temps modernes – à Venise et à Amsterdam. Le capitalisme a connu ses années de jeunesse au cours de l'ascension de ces marchés économiques prémodernes, certes pas

calculatrice du XVI^e siècle par exemple – une simple cassette en bois de buis contenant des bâtonnets en ivoire gravés de suites de chiffres, qui permettaient au marchand vénitien d'effectuer simplement ses calculs. Un breviaire de 1525 contient par ailleurs la notice illustrée d'une langue des signes qui permettait d'exprimer des montants à trois ou quatre chiffres avec une seule main. Autres

de grande puissance: du XIV^e au XVI^e siècle, elle domine ainsi la Méditerranée et le commerce maritime avec le Proche-Orient. Le Rialto devient le marché le plus important d'Europe; on y importe et exporte des métaux, du bois, du sel, du coton, de la soie, des pierres précieuses, mais également des esclaves.

La puissance de Venise, en plus de ses navires et des compétences de ses marins, repose sur une politique entièrement axée sur les intérêts de l'économie. Le commerce maritime est ainsi organisé, garanti et pré-financé par l'État. Ce dernier construit les navires sur son propre chantier naval et les loue aux marchands à chacun de leurs trajets; la marine nationale protège en outre les expéditions commerciales. Il se dessine

pays lointains: un investisseur fournit ainsi au préalable les trois quarts du financement, le voyageur de commerce finance le quart restant, et les bénéfices réalisés à l'issue du voyage sont divisés par deux.

Et puis il y eut Luca Pacioli, l'inventeur de la comptabilité en partie double, ce procédé qui forme encore aujourd'hui la base de l'économie. En 1494, il publie un précis de mathématiques dans lequel il expose ce procédé également appelé «méthode vénitienne»: chaque transaction est enregistrée dans deux comptes. Un marchand qui vend pour vingt ducats de soie débite ainsi sa réserve de soie de vingt ducats, et crédite sa caisse de vingt ducats. Toute une science est ainsi concentrée dans un petit volume prolixie et dense exposé dans une vitrine.

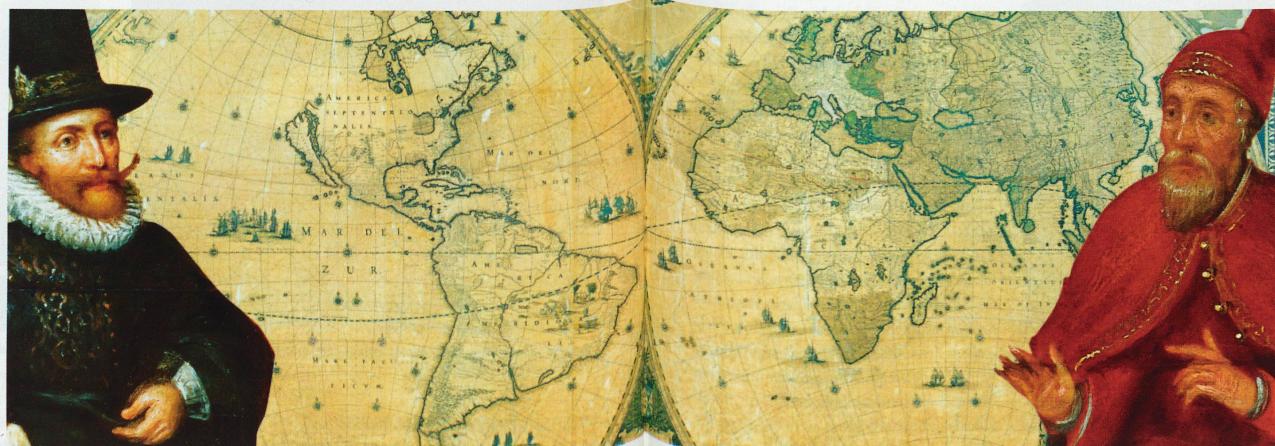
d'économie et de gestion d'entreprise en disent à elles seules peu sur «la naissance de la forme d'économie qui domine actuellement dans le monde entier», citation de Walter Keller, organisateur de l'exposition. Les questions telles que la façon dont le monde s'est adapté au capitalisme (en dépit de l'affaire du cœur amputé) et dont le capitalisme s'est imposé contre d'autres formes d'économie, mais aussi de pensée, restent ainsi sans réponse.

Il en va de même pour Amsterdam, autre point fort de l'exposition. La découverte des voies maritimes vers l'Inde plaça la ville-État de l'Atlantique au centre d'une nouvelle constellation géopolitique et amorça son «âge d'or». La dimension économique domine ici également: on découvre la première action du monde, un émouvant petit morceau de papier, émis en 1606 par la Compagnie hollandaise des Indes orientales, qui finançait le commerce des Pays-Bas dans la région qui correspond à l'actuelle Indonésie. Et comme pour Venise, l'histoire de l'ascension d'une puissance mondiale illustrée par des pièces historico-culturelles de grande valeur se dessine en toile de fond. Quiconque s'interroge sur les facteurs qui ont à cette époque favorisé, à Amsterdam, l'émergence d'une sorte de classe moyenne et les prémisses d'une société de consommation et sur la façon dont les sociétés se sont enrichies ou au contraire appauvries dans un contexte de capitalisme trouvera ici plus des pistes que des réponses claires.

«L'économie, c'est nous tous.» Telle est la première phrase de l'exposition. Ce voyage dans le passé doit permettre de clarifier le présent. Mais savoir quel moine est l'auteur de la compatibilité double ou de quand date l'émission de la première action populaire ne fera pas avancer les discussions autour du désastre des marchés financiers, de la puissance de l'économie et du rôle de l'État. «Capital» est une exposition riche mais elle devient moins incontournable dès que l'économie dépasse la simple question technique. Et c'est le cas, indéniablement. À l'heure actuelle plus que jamais.

DANIEL DI FALCO est historien et rédacteur à la rubrique Culture et Société du «Bund» à Berne

L'exposition est proposée jusqu'au 17 février 2013. Informations: www.kapital.landesmuseum.ch. À lire également: «Capital. Marchands à Venise et Amsterdam», Hrsg. Walter Keller. Éditions Kein & Aber, Zurich 2012. 271 pages, env. CHF 23.90.



Deux personnalités ayant joué un grand rôle dans le commerce mondial aux XVI^e et XVII^e siècles: l'ambassadeur hollandais Cornelius von der Mijle et le Doge de Venise. La rencontre date de 1609.

encore dans le secteur de l'industrie, mais dans celui du commerce. La mondialisation existait alors déjà, tout comme les actions, les dettes publiques et les marchés financiers. Comme le déclarent ainsi les organisateurs de l'exposition: cette histoire date de plusieurs siècles mais n'en est pas moins étonnamment actuelle.

Le long parcours tortueux dessiné par Walter Keller et le scénographe Raphael Barbier s'étend sur plusieurs étages et traverse des cabinets, des chambres et des couloirs; quelque deux heures sont nécessaires pour découvrir l'ensemble de l'exposition. On s'arrête souvent, admiratif. Devant une

objets insolites: un cadran solaire de voyage pliable, des tableaux de monnaies et d'alphabets étrangers, des cartes marines et des appareils nautiques.

De la soie, du sel et des esclaves

C'est l'armoire à outils de tout un empire que présente ainsi l'exposition – l'instrument d'une économie internationalisée dont on n'aurait imaginé des prémisses si précoces. Venise n'était à l'origine qu'un ensemble d'îles perdues dans les eaux saumâtres de l'Adriatique, peuplées de réfugiés venus des ruines de l'Empire romain. Mais au Moyen Âge, la République de Venise se hisse au rang

ainsi très nettement une forme précoce de «Partenariat public-privé». Mais c'est également une république, dans laquelle toute la raison d'État se limite à l'économie, et qui n'est elle-même rien d'autre qu'une entreprise.

Mais les instruments d'une économie capitaliste, utilisés de façon très précoce, ont largement contribué à la réussite de Venise. Dès le XI^e siècle, l'État contracte des dettes et souscrit ainsi des emprunts à 5% qui peuvent être négociés sur un marché du crédit naissant. Venise développe par ailleurs la «colleganza», méthode visant à générer un capital-risque pour le commerce avec les

Ironie de l'histoire, ce Paciolo à qui l'on doit le calcul des flux de capitaux toujours plus gonflés, était précisément un moine franciscain.

Une mince feuille de papier

On réalise rapidement où les organisateurs de l'exposition «capital» veulent en venir: l'histoire du capitalisme passe par l'histoire de ses techniques. L'histoire est racontée de façon intéressante et étonnamment limpide compte tenu du sujet. Et l'on s'étonne tour à tour de choses comme les transactions financières sans espèces, déjà courantes au XII^e siècle. Mais les innovations en matière